

Histoire des relations culturelles franco-hongroises à partir des échanges écrits ou oraux inédits concernant l'Institut Français à Budapest

Introduction

Dans un ouvrage publié en 1960, l'Esprit français en Hongrie, M. István Sötér, recteur de l'Université de Budapest dans les années soixante, concluait son étude sur les relations culturelles franco-hongroises en ces termes :

La Hongrie est restée fidèle aux pures et éternelles relations de l'esprit, même dans les moments où, dans le domaine politique, elle ne pouvait recevoir de la France que des blessures. Mais, l'esprit est plus fort que la politique et les pressions humaines : la richesse et l'ancienneté des relations culturelles entre la France et la Hongrie en sont une preuve plus convaincante que tout argument

L'homme qui écrivait ces lignes avait été, en 1935, boursier de l'Ecole Normale Supérieure, ainsi que le voulait la tradition des échanges entre le Collège Eötvös et la rue d'Ulm.

Déjà entre les deux guerres, une présence intellectuelle s'affirmait grâce aux lecteurs détachés auprès des sections françaises des universités de Budapest, de Szeged et de Pécs. Des hommes comme MM. Jean Mistler, Aurélien Sauvageot et Georges Deshusses (pour ne citer que les plus connus) exercèrent successivement une influence profonde sur l'élite des étudiants qui se destinaient aux professorat et à l'enseignement du français.

Des foyers d'Alliance Française, épars sur le territoire hongrois, rassemblaient les francophiles et assuraient une diffusion de la pensée et de la culture française. Il en était de prestigieux comme celui de Budapest fondé en février 1931 par M. Jean Carrère, chargé de cours à la faculté de Lettres et ainsi composé :

- Membres d'honneur:

M. Louis de Vienne, Ministre de France en Hongrie

M. Praznovsky, ancien ministre de Hongrie à Paris

M. Pekár, ancien ministre, Président de la Société littéraire franco-hongroise

M. Szily, secrétaire d'Etat au ministère hongrois de l'Instruction publique.

- Président:

M. Gombocz, professeur à l'Université, directeur du collège Eötvös, chevalier de la Légion d'Honneur.

- Secrétaire Général:

M. Carrère, chargé de cours à l'Université de Budapest.

- Membres du bureau:

- M. Alexandre Eckhardt;
- M. Aurélien Sauvageot;
- M. François Gachot;
- M. Mihály Babits;
- M. Jenő Heltai;
- M. Dezső Kosztolányi;
- M. Béla Bartók.

Dans le même temps, les collèges des Prémontrés, des Bénédictins, des Piaristes et des Marianistes accueillaien les enfants de "bonnes familles" et leur imprimaient, comme en maints autres pays, une formation française dont on retrouve les traces aujourd'hui.

La seconde guerre mondiale, au lieu d'atténuer la présence française en Hongrie, a ravivé ses foyers. En effet, quelques 1 200 prisonniers de guerre français évadés du Reich et réfugiés en Hongrie pendant cette période, ont engendré des relations privilégiées entre ces Français et les Hongrois. Elles concernèrent alors aussi bien des échanges touchant à la haute culture qu'à la culture populaire, en partant des matches de boxe pour arriver aux cours de professeurs français exerçant au collège Eötvös en passant par des représentations théâtrales de pièces de Molière...

Au lendemain de la guerre, les transformations du paysage politique et culturel des deux pays, modifièrent l'organisation du réseau français en Hongrie. La nationalisation des missions religieuses par le nouveau régime hongrois et la création de l'Institut Français à Budapest en 1947 ont eu pour effet de faire de celui-ci, dans un mouvement de cohésion et de centralisation, la pierre angulaire de la présence française en Hongrie. Au Centre, on trouve le service culturel, scientifique et de coopération technique, service spécialisé au sein de l'Ambassade de France. Il fonctionne sous l'autorité de l'attaché culturel, relevant lui-même directement de l'Ambassadeur. (Par la suite c'est le conseiller culturel qui remplira ces fonctions.)

Le Cadre Politique:

Cette période est politiquement celle de l'accaparement progressif du pouvoir par le Parti Communiste. Jouissant en 1947 des appuis officiels les plus efficaces, l'Institut se voit, en 1948, privé petit à petit de sa liberté d'action. En 1949, il traverse les moments les plus critiques.

Ainsi se trouve brossé en trois phrases, par un des acteurs directs des événements de l'époque, le tableau de la situation.

En France, le cadre politique est celui de la IV^e République, née sous le signe éphémère du tripartisme, puisque son gouvernement associe, sous la présidence de Paul Ramadier, les socialistes, les communistes et les Républicains populaires jusqu'en mai 1947, qui voit la révocation des ministres communistes.

La nouvelle Hongrie, elle, est dirigée jusqu'aux élections du 15 mai 1949, par un gouvernement de coalition des partis du Front Populaire Hongrois, cependant

que le rapport de force, se modifie constamment en faveur du Parti Communiste grâce à la "tactique du salami" rendue possible par les forces soviétiques.

Au départ donc, une situation politique tout à fait favorable à l'établissement de rapports bilatéraux, rendue possible par des "appuis officiels les plus efficaces"; puis très rapidement l'évolution inversement proportionnelle du Parti Communiste français et hongrois dans les classes dirigeantes respectives des deux pays, assombrit les perspectives franco-hongroises. Dans le monde, les relations Est/Ouest se figent dans le moule de la guerre froide. A cet égard, la chronologie culturelle indique le mois de septembre 1947 (avec le rapport Jdanov lors de la conférence constitutive de Kominform), comme la date de l'acte de baptême de celle-ci.

Cependant, même si l'évolution politique propre de la Hongrie a légèrement retardé les répercussions du grand schisme, les événements internationaux (conférence de Moscou, renvoi des ministres communistes par Ramadier le 5 mai 1947) impriment leur marque sur la situation de l'Institut Français en Hongrie. Il est remarquable que les dates de renvoi des ministres communistes et de patronage accordé à l'Institut Français par l'Université de Paris soient identiques, ce qui explique aussi peut-être le défaut d'acte statutaire portant création de l'Institut Français. Une lettre plus tardive, datée du 2 mars 1965, témoigne de ces longs refoulements que l'histoire peut générer. L'auteur, André Beyer, à l'époque Directeur de l'Institut Français, s'adresse ainsi au Recteur de l'Université de Paris:

Votre lettre du 30 décembre 1964 m'est bien parvenue et elle a fait ici l'impression d'un coup de théâtre. J'ai été amené à faire toutes sortes de recherches de mon côté pour comprendre pour quelles raisons le patronage de l'Université de Paris était resté ou ignoré ou lettre morte, ici.

En 1947, les autorités hongroises semblent vouloir remplacer l'influence allemande et autrichienne par la présence culturelle française. A cet égard, un terrain favorable s'offre à l'implantation de l'Institut Français. En février de cette année, M. Warnier est nommé par le Ministère des Affaires Etrangères comme Attaché Culturel et Directeur de l'Institut Français. Commencant à fonctionner dès le mois d'avril 1947, celui-ci est inauguré le 1^{er} juin de cette année en présence de M. Gauquier ministre de France, de M. Warnier et de M. Bassola, Secrétaire d'Etat hongrois. Cependant, cette inauguration de fait ne confère pas à l'Institut l'existence de droit que l'Attaché Culturel est chargé de préparer.

Fonctionnement et activités de l'Institut Français

De 1947 à fin 1948

L'Institut collabore avec plusieurs organismes scientifiques hongrois (Académie des Sciences, Institut Teleki Pál d'Histoire Comparée) et participe à l'organisation de plusieurs congrès.

Il inaugure, en 1948, sa "collection franco-hongroise" en publiant le livre écrit par M. Bouteiller (lecteur à la Faculté des Lettres de Budapest et bibliothécaire à l'Institut Français): *La révolution française de 1848 vue par les Hongrois*.

Dès le début, la bibliothèque de l'Institut est conçue à l'intention du travail et de la recherche, par opposition à celle de l'Alliance, davantage orienté vers la diffusion récréative. Elle effectue la répartition des dons de livres et des abonnements gratuits. Elle reçoit et met à la disposition du public une centaine de revues françaises diverses et constitue ainsi un ensemble unique en Hongrie. Sa fréquentation est alors assurée par une très forte proportion d'intellectuels hongrois.

Les sciences ne sont pas en reste; aussi de nombreux médecins, ingénieurs et chercheurs viennent consulter les revues spécialisées.

Bien que rattachés à l'Institut, MM. Warnier, Turbet-Delof et Bouteiller enseignent à la faculté des Lettres de Budapest. M. Turbet-Delof renouant une vieille tradition, est lecteur au Collège Eötvös, l'équivalent en Hongrie de l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm.

Dans l'enseignement secondaire, une amicale des professeurs fonctionne sous l'égide de l'Institut Français. Elle se réunit périodiquement et publie un bulletin. En été 1947 et 1948, l'Institut Français organise, à l'intention de ces professeurs, des cours de perfectionnement avec beaucoup de succès.

Les activités s'inscrivant dans les programmations culturelles de l'Institut se limitent à des conférences, ainsi que des expositions et des concerts d'un format très modeste.

Si l'on tente de définir globalement cette première période, il en ressort plusieurs caractéristiques : le "milieu" environnant, en l'occurrence la Hongrie, accorde à l'Institut Français, une large marge de manoeuvre en direction des activités scientifiques. Le champ scientifique, universitaire et scolaire hongrois, couvert par l'Institut Français, articule son rapport au pays.

Cette stratégie révèle toute une conception : dépasser le rôle de simple enclave et isolat français pour chercher le contact et la collaboration avec les institutions hongroises de recherche.

Il est malaisé de définir les conditionnements de telle ou telle orientation pour cette période. Sont-ce les goûts et les relations du Directeur, sa capacité à mobiliser un public et des intervenants? Concernant la situation particulière de l'Institut Français tout juste né, fonctionnant dans des conditions d'existence rendues floues par le caractère du régime hongrois lui aussi à ses débuts et en pleine transformation, il semble que cet ancrage dans la vie scientifique reflète surtout un créneau possible plutôt qu'un choix tiré d'une multitude d'options offertes. Cette orientation est suivie avec brio, allant, on l'a vu précédemment, jusqu'à faire de l'Institut Français un lieu où se développent des programmes de recherche. Contacts et compétences propres sont ici productifs. Le temps a certainement fait défaut (rappelons que cette période est très brève: 1947 à fin 1948, sans compter l'inertie de démarrage au moment de la naissance de l'Institut Français pour que des jumelages officiels de toutes sortes s'établissent entre

centres de recherche hongrois et français, conditions d'amorce d'échanges bilatéraux.

Il est certain que cette orientation donne à l'Institut Français une image élitiste, visant un certain public. La limitation des activités d'animation culturelles (spectacles, expositions, etc.) tend à l'enfermer dans un ghetto universitaire.

Les moments critiques (fin 1948-1949)

Dans un de ses discours, Rákosi déclarait que l'année 1948 avait été le "grand tournant" de l'histoire du Parti Communiste et du pays. La qualification avancée par le Chef du Parti Communiste n'est pas erronée, cette année à inauguré l'instauration du stalinisme en Hongrie. Les répercussions sur l'Institut Français et les relations franco-hongroises sont directes. La Hongrie refuse les bourses du gouvernement français. L'amicale des professeurs est dissoute. Les conférenciers français se font plus rares et sont triés sur le volet. MM. Turbet-Delof et Bouteiller ne peuvent plus enseigner au Collège Eötvös et à la faculté des Lettres. Les cours de français ne sont plus dispensés que par cette dernière, pour un nombre d'étudiants ridiculement réduit (de 200 en première année en 1947, il passe à 4 ou 5 après 1950). Une atmosphère de suspicion pèse sur les rapports de l'Institut avec le public et ses habitués les plus fidèles. Pendant quelques temps, l'activité de l'Institut semble se réfugier en province : quelques expositions peuvent être organisées à Miskolc, Debrecen, Pécs et Szeged. En septembre 1949, les personnalités suivantes sont avisées qu'elles ne peuvent plus reprendre leurs cours :

- M. Warnier, Attaché Culturel et Directeur de l'Institut Français (Faculté des Lettres). Il doit abandonner ses fonctions de directeur et il quitte le pays en décembre.

- M. Turbet-Delof, Secrétaire Général de l'Institut Français (Faculté des Lettres et Collège Eötvös).

- M. Bouteiller, bibliothécaire de l'Institut Français (Faculté des Lettres et de Médecine).

- M. Gachot, Attaché de presse du Service Culturel (Ecole des Beaux-arts et Université d'Economie). Il est accusé de compromission dans l'affaire Rajk et est expulsé du pays.

Suit une liste d'enseignants :

- M. Bargès, professeur détaché (lycée de Gödöllő)

- M. le Calloch (lycée de Gödöllő)

- M. Penfrat (lycée Veres Pálné)

- M. Courtin (lycée Madách)

Seul, M. Grenet, lecteur à l'Université de Szeged, réussit, malgré la fermeture de la chaire de français, à se maintenir et même à être nommé chargé de cours par son université.

En novembre, l'Institut est contraint de quitter les locaux de la rue Wurm (devenue rue Szende Pál) sans ménagement, puisqu'il y a même eu constat d'effraction. Il s'installe en décembre dans la rue Károlyi (devenue rue Ferenczy

István). En janvier 1950, c'est M. Turbet-Delof qui succède à M. Warnier. Il prend la direction d'un établissement que l'on considère comme perdu (budget de liquidation, plan de licenciement du personnel). Cependant, sur son initiative, sont intégrés dans les locaux de l'Institut, les cours des écoles de la Légation qui entre temps avaient dû quitter les bâtiments prêtés par l'école des Frères Maristes que les autorités venaient de nationaliser. A partir de 1950 donc, l'Institut dispense un enseignement du français, sous forme de cours du soir avec environ 600 élèves. Le public de ceux-ci n'est pas universitaire: aucun étudiant ne peut fréquenter l'Institut sans autorisation écrite du Recteur qui ne l'accorde qu'au compte-gouttes pour une seule visite occasionnelle. La bibliothèque change également de main : c'est M.Bargès qui remplace M.Bouteiller, parti de Hongrie.

A partir de mai 1950, l'Institut Français en Hongrie reste le seul de son espèce, derrière ce que l'on appelle désormais "le rideau de fer", avec, semble-t-il, celui de Zagreb.

Il est à se demander pourquoi il n'a pas subi le sort des instituts français de Prague, Brno (Brünn), Bratislava, Varsovie, Cracovie, Bucarest, Sofia, etc, tous fermés à l'époque.

Il existe sans doute plusieurs raisons, dont la principale semble être la volonté des autorités hongroises de préserver, à titre de réciprocité, l'Institut Hongrois à Paris. On peut ensuite rajouter que, de fondation récente, l'Institut Français en Hongrie, exerçait moins de rayonnement culturel que celui de Roumanie, de Tchécoslovaquie ou de Pologne où une forte influence entretenue par l'histoire, laissait augurer de mauvais présages pour les autorités de ces pays. On a pu considérer que sa nocivité (dépravation bourgeoise, décadence capitaliste, impérialisme, etc.) s'exerçait dans des limites assez restreintes pour qu'on la tolérât. Pour la petite histoire, je ne résiste pas à la tentation de rajouter une des explications confiée par une personne qui travaillait alors à l'Institut Français : "Mme Rákosi faisait relever par sa corsetière des modèles de sous-vêtements dans les revues de mode parvenant à l'Institut".

1950-1953, le charme discret de l'Institut Français...

L'Institut renonce à toute activité spectaculaire, il s'attache à un travail discret. Ainsi, pour ce qui est de l'animation culturelle, se borne-t-il à diffuser des concerts enregistrés, des conférences d'histoire de l'art, quelques séances de cinéma, quelques expositions littéraires.... pour le principe. Le tout, devant un dernier carré de fidèles, qui s'y rendent en rasant les murs.

La bibliothèque devient le centre nerveux de l'Institut. Véritable service de documentation, elle confère à celui-ci un rôle très important, une sorte de vastas sèmi-clandestin ouvert sur l'occident et dont il semble que les plus hautes autorités hongroises - dans le privé - s'accordent à reconnaître l'utilité. Chercheurs, médecins, techniciens viennent se tenir au courant des progrès de la science et de la technique souvent escamotés par le monopole officiel la Lyssenko". Lorsque la documentation fait défaut, elle fait l'objet d'une demande particulière aux organismes français compétents. Paradoxalement, cette activité

de documentation scientifique et technique est très intense. Malgré la surveillance policière, les provocations, les interrogatoires du personnel, aucun incident grave concernant l'Institut Français n'est à noter.

Les années dialectiques: 1953-1961

L'expérience d'Imre Nagy, qui débute en été 1953, inaugure une ère de détente dont les effets se font rapidement sentir sur les activités de l'Institut. Des concerts de musique de chambre avec la collaboration des meilleurs musiciens hongrois sont organisés d'abord dans ses propres locaux, puis "hors les murs" dans de grandes salles de concerts, louées en ville. Le nombre de films prêtés aux différents organismes hongrois, témoigne de l'expansion de l'Institut Français. De 232 films prêtés en 1953, il passe à 1233 en 1956. Quant à la bibliothèque, le nombre de livres prêtés passe de 1380 en 1951 à 5529 en 1956, en connaissant une progression continue.

A la fin de 1954, M. Turbet-Delof vient agrémenter la collection franco-hongroise, inaugurée en 1948, dans son second numéro, par la publication d'une traduction et d'un commentaire de *Jean le Preux*, poème épique de Petőfi.

Les activités pédagogiques ne sont pas en reste. Les cours du soir passent de 500 élèves en 1952 à 1200 en 1956 avec pour cette année la location de salles supplémentaires rendues nécessaire par cet afflux d'élèves.

Manifestement, l'Institut Français étend son influence dans tous les domaines. On s'adresse à lui pour les questions les plus diverses, touchant la culture française de près ou de loin. Il s'insère dans la vie intellectuelle hongroise, avec sa physionomie, ses méthodes, son style particulier. A partir du printemps 1956, il dispose d'une vitrine d'exposition dans une des rues les plus fréquentées de Budapest (librairie étrangère de la rue Váci).

Cependant, cette période se caractérise avant tout par des traits fondamentalement contradictoires, induits par le climat politique et ce, dès avant le limogeage de Nagy en avril 1955 et le retour de Rákosi au pouvoir. Mais le frein donné au mouvement de libéralisation culturelle ne parvient pas à rétablir la chape du silence. Sur sa lancée, l'Institut Français poursuit ses activités, accroît son rayonnement intellectuel. Il s'ensuit parallèlement des mesures de persécutions très dures, le touchant lui et son public. En septembre 1954, M. Barjak, professeur hongrois aux cours du soir de l'Institut Français, accusé d'espionnage, est arrêté et condamné à la prison à perpétuité. Il sera libéré par les insurgés en octobre 1956 et devra, pour échapper à la nouvelle captivité, fuir en occident. En avril 1955, c'est au tour de Mlle Németh, aide-bibliothécaire d'être arrêtée, sous le chef d'accusation d'espionnage pour le compte de la France. Elle ne sera relâchée qu'un an plus tard, acquittée par le tribunal "par défaut de délit". En décembre 1956, c'est la secrétaire de M. Turbet-Delof, Mlle Halko, qui est emprisonnée. Elle restera également un an en cellule. Des dossiers appartenant à l'Institut Français (répertoire des institutions et des personnalités culturelles hongroises) ainsi qu'à M. Turbet-Delof (ouvrage en préparation sur les réfugiés hongrois de l'entourage de Victor Hugo à Jersey et Guernesey) sont

saisis par la police qui ne les ont jamais restitués. Il semble, d'après plusieurs témoignages oraux, que pendant cette période, Turbet-Delof ait reçu des consignes très claires du Ministère français des Affaires Etrangères le sommant de ne s'occuper que d'affaires strictement et étroitement culturelles. Ses bonnes relations avec certains milieux de la jeunesse, lui auraient été reprochées à ce titre. Du reste, les mesures concernant son entourage sont suffisamment explicites pour qu'il ne lui prenne le goût de s'aventurer au delà de ces strictes limites.

En 1956, le XX^e congrès du PCUS engage une politique de dégel sur le plan international. La détente prend son effet vis à vis de l'Institut Français. La police se fait beaucoup plus discrète. Le printemps et l'été 1956 voient s'intensifier les contacts culturels franco-hongrois. La Hongrie invite les personnalités françaises non communistes, comme le physicien M. Canac, le gynécologue M. Fabre, le Directeur des Archives de France, M. Braibant. Au mois de juin, se déroule une "semaine du cinéma français". Acteurs et metteurs en scène multiplient leurs visites à l'Institut. Cependant, toutes les sources orales se recourent, et les acteurs de l'époque sont formels. L'Institut Français fait preuve d'une double prudence:

- vis à vis des autorités hongroises qui ont déjà prouvé qu'elles n'hésitent pas, à l'occasion, à saisir des "dossiers compromettants".

- vis à vis du Ministère français des Affaires Etrangères qui exige la plus stricte neutralité politique.

D'ailleurs, les circonstances favorables, amorcées en 1953, sont stoppées net dès le 24 octobre 1956, et l'Institut Français doit fermer ses portes jusqu'au 7 janvier 1957. Il ne subit pas de dégâts matériels pendant les troubles révolutionnaires.

Au printemps 1957, il reprend son rythme antérieur. Certaines de ses activités, comme le cinéma, poursuivent leur mouvement ascensionnel. Turbet-Delof reprend ses cours à l'Université. Il y est, même invité à faire une conférence publique à l'occasion du centième anniversaire des *Fleurs du Mal*.

Cependant, l'Institut se développe au point de rencontrer des difficultés d'ordre matériel. Les acteurs de l'époque s'expriment sur ce problème : "le seul obstacle majeur - il n'était pas nouveau - résidait dans l'exiguïté et la vétusté des locaux. La bibliothèque étouffait. La salle de réunion ne pouvait être utilisée par suite du peu de solidité des planches. Force était pourtant de l'utiliser pour les cours du soir. La salle de lecture se révélait depuis longtemps insuffisante, et menaçait elle-même de s'effondrer, etc. Cette situation risquait de tourner à la tragédie et réclamait un règlement urgent, qui ne paraissait pouvoir être obtenu qu'à l'échelle de conversations diplomatiques".

Apparemment c'est un signal d'alarme qui a dû être tiré à l'époque puisque les autorités compétentes franco-hongroises s'accordent pour mettre à disposition de l'Institut Français, en été 1961, le bâtiment de la rue Szegfű.

1961 à 1966, amorce d'une identité juridique

Le début des années soixante est à l'origine d'un long processus de reconnaissance juridique de l'Institut Français, non encore complètement achevé

de nos jours. Cette période coïncide avec la nouvelle ère de relative détente du régime qui, après la répression tragique des événements de 1956, symbolisée par l'exécution d'Imre Nagy en 1958, entend initier un consensus cuisiné à base de pragmatisme. C'est alors que se popularise la fameuse maxime: "tous ceux qui ne sont pas contre nous, sont avec nous".

Le nouveau cours a l'air de laisser timidement s'esquisser l'existence de droit de l'Institut Français. Ainsi, en octobre 1961, une commission mixte franco-hongroise élabore le premier "Protocole d'Echanges Culturels" et après hésitations, mentionne finalement l'Institut Français à son article 3:

Egalement désireuses de favoriser les relations entre leurs grandes universités, la Hongrie et la France sont convenues d'inviter trois professeurs d'enseignement supérieur de l'autre pays. Pendant leur séjour, qui pourra s'étendre à trois semaines, ces professeurs seront admis à faire des cours sur des sujets de leur spécialité (lettres, sciences, médecine et droit), et à prononcer des conférences, notamment dans les instituts hongrois à Paris et français à Budapest.

Bien que reconductible tous les deux ans, ce "Protocole d'Echanges Culturels" établi en 1961, fait l'objet en 1962, d'une reformulation de l'article 3 qui élargit légèrement les prérogatives de l'Institut.

Pendant leur séjour, qui pourra s'étendre sur trois semaines, ces professeurs seront admis à faire des cours sur des sujets de leur spécialité et à prononcer des conférences, notamment dans les instituts français à Budapest et hongrois à Paris afin de permettre aux étudiants et professeurs des deux universités d'accéder plus facilement à la culture de l'autre pays.

En 1964, le "Programme d'Echanges Culturels" reprend, dans l'article 3, le même énoncé auquel, sur une initiative hongroise, l'article 49 est ajouté et qui est ainsi formulé :

L'Institut Français de Budapest et l'Institut Hongrois de Paris contribueront à la mise en application de ce programme d'échanges.

L'année 1966 constitue un tournant dans les relations culturelles franco-hongroises. En effet, le 18 juillet de cette année, le gouvernement de la République Française et le gouvernement de la République Populaire de Hongrie signent un "Accord Culturel", qui se substitue au Protocole d'Echanges Culturels établi en 1961. Elargissement des dispositions prévues par le protocole, cadre plus vaste d'activités envisagées plutôt en termes qualitatifs que quantitatifs, il garantit un assouplissement des relations culturelles entre les deux pays et constitue un pas décisif dans la voie de leur normalisation. Cet accord renouvelable tous les trois ans devient le cadre de référence des relations culturelles bilatérales.

Il n'en reste pas moins que le potentiel de l'Institut Français est encore considérablement grevé par la méfiance des autorités hongroises qui continuent à freiner soit implicitement soit explicitement sa fréquentation (s'agissant par exemple des Hongrois travaillant dans le commerce extérieur). Une ancienne secrétaire déplore, a posteriori, cette situation dans les termes suivants :

On peut observer à ce propos (construction d'un nouvel institut rue Fő) qu'un projet d'une telle importance n'eût été vraiment justifié que si l'Institut Français avait joué librement et effectivement le rôle que lui assignait le texte des accords. Or, force est bien de constater que ni les étudiants des universités, ni les professeurs de français, n'étaient guère, pour user d'un euphémisme, encouragés à fréquenter cet établissement, où ils auraient cependant trouvé de multiples occasions de contact avec les divers aspects de la culture française.

1966 à 1976, en passant par mai 68...

Cette période voit l'Institut Français changer de stratégie de fonctionnement. D'organisme exclusivement destiné à l'intelligentsia hongroise, il s'engage, par l'élargissement de ses activités, dans une voie à vocation moins élitiste. La modification des conditions locales hongroises n'est pas pour peu dans cette évolution. En effet, la signature de l'Accord Culturel intergouvernemental avait marqué en 1966, les débuts d'une entreprise culturelle bilatérale, les plus volontaires. Même s'il convient de revitaliser les nouvelles modalités de coopération affichées par cet Accord Culturel, il est certain que cette date s'inscrit dans un climat de réconciliation. Si l'historiographie s'accorde en général pour dater la fin de la guerre froide à partir du XX^e congrès du PCUS, il suffit pour les relations franco-hongroises de s'en tenir à la réalité pour s'apercevoir combien les événements et les répercussions de la répression de 1956 ont déplacé cette date. Ainsi s'explique qu'il ait fallu attendre encore 10 ans pour qu'un accord définisse et cadre les nouvelles modalités de relations culturelles qui allassent au delà d'une simple tolérance de l'Institut Français. Dépassant la mesure antérieure où ce dernier servait aux autorités hongroises à étayer l'existence de l'Institut Hongrois de Paris au titre de la réciprocité, l'année 1966 est à l'origine d'un changement qualitatif notable des relations culturelles franco-hongroises, fondé sur un accroissement des échanges scientifiques entre les deux pays. Si, dans le contexte politique d'alors, l'influence intellectuelle occidentale demeure, dans une certaine mesure encore dangereuse pour l'orthodoxie idéologique, en revanche, les autorités hongroises sont soucieuses de développer les échanges scientifiques. L'accord passé entre l'Académie des Sciences de Hongrie et le Centre National de la Recherche Scientifique ainsi que la VI^e section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, sanctionné par l'article 14 du "Protocole d'Echanges Culturels" franco-hongrois, témoigne de ce désir d'intensification des échanges scientifiques entre les deux pays. C'est en s'inspirant de cette volonté commune que la création d'un Centre de Coopération Scientifique et Technique franco-hongrois, prévu par l'Accord de Coopération Scientifique et Technique est décidé.

Quant à l'Institut, il organise, à partir de 1956, des cours destinés aux ingénieurs, médecins et chercheurs scientifiques.

Des manifestations de grande envergure sont rendues possibles en vertu du principe de réciprocité qui règle certains échanges culturels. Déjà, dès le mois

d'octobre 1956, des manifestations "hors les murs" de l'Institut étaient organisées avec la projection des films d'Alain Robbe-Grillet, *l'Immortelle* et *l'Année dernière à Marienbad*, dans une grande salle de Budapest. En mai 1966, la troupe de la Comédie Française recueille les faveurs du public hongrois lorsqu'elle joue, au Théâtre National de Budapest, *l'Ecole des femmes*, *l'Ecole des maris*, et *le Jeu de l'amour et du hasard*. Le 28 mai, est inaugurée au Musée des Expositions de Budapest, l'exposition *Peintres Français Contemporains*, "contre-partie" de l'exposition: *L'Art de Hongrie du X^e au XX^e siècle*, organisée au Petit Palais. Dans le domaine musical, le succès remporté au printemps 1966 par MM. Charles Münch et Pierre Dervaux, venus diriger l'Orchestre National Hongrois et qui ont produit respectivement "*La Symphonie Fantastique*" et "*Jeanne au Bûcher*", a été considérable.

L'Institut Français se développe de plus en plus en accroissant son volume d'activités présentées, jusqu'à illustrer la formule éculée selon laquelle la quantité se transforme en qualité. C'est vrai grâce au cinéma. En proposant à partir de 1968, près de 40 séances par an, l'Institut joue un rôle de compensation dans un secteur où les circuits hongrois n'ont qu'une faible activité, drainant ainsi un public nombreux et plus populaire qu'auparavant.

Les conférences, également, à partir de cette même date, se multiplient avec près de 16 par an. Le nombre de concerts reste stable et peu élevé, phénomène sans doute expliqué par la très forte densité et quantité de ceux programmés en Hongrie en vertu d'une tradition historique. Quelques expositions (près de 2 par an), montages diapos, lectures de pièces de théâtre ou de poésie et auditions de disques parfont le tableau de l'Institut de l'époque : une conférence sur Proust, un film de René Clair, un montage diapos sur les châteaux de la Loire, une lecture de Baudelaire, une audition de disques sur la chanson française de jadis et naguère... Cette image, vieilles dames au salon de thé, ne doit pas occulter la réelle transformation de l'Institut.

A côté du public pour qui sa fréquentation représente plus une démarche sociale que culturelle, se constitue petit à petit une clientèle plus variée, surtout lors de manifestations exceptionnelles.

1976 à 1986 sous le signe de la téléthèque

1976 est une date inaugurale pour l'action culturelle de l'Institut Français à Budapest, et plus largement pour celle de l'ensemble des postes à l'étranger. En effet, le 30 octobre de cette année, le premier recours à la téléthèque, début d'une longue et insatiable exploitation, est effectué à l'Institut Français de Budapest. Le principe : assurer une diffusion quotidienne de programmes de la télévision française dans leur abondance, leur variété et leur fraîcheur. Le lancement de ce programme qui allait connaître immédiatement ses beaux jours, se rattache au nom de Pascal Emmanuel Gallet, jeune attaché culturel à l'Institut Français pendant ces années-là.

"A mon arrivée à Budapest", nous confie-t-il, "j'avais été frappé par la distorsion entre l'image diffusée par l'Institut sur le terrain et la réalité culturelle

française : par l'absence quasi totale (sauf quelques vieux films 16, toujours les mêmes) de l'audiovisuel". Cette distorsion était amplifiée par le fait que depuis la fin de l'O.R.T.F., il n'y avait plus de liens conventionnels entre la France et la Hongrie sur le plan de la télévision. "On était en plein décalage". Il obtient de son ministère deux télévisions et un magnétoscope et se lance dans la première expérience du genre, faisant de l'Institut Français de Budapest, un centre pilote. Moins de deux ans plus tard, 40 postes étrangers sont désormais équipés ou en voie de l'être. Il est à se demander quelle est la spécificité de ce support qui a révolutionné l'action culturelle française.

Telle qu'elle est conçue à Budapest, la téléthèque de l'Institut s'assigne trois objectifs:

- d'abord assurer au public la satisfaction de voir presque en même temps que les Français, les diverses productions de la télévision française;
- ensuite entreprendre une promotion de ces programmes auprès de la télévision hongroise ;
- enfin développer une réflexion sur la culture audiovisuelle, par les recours aux archives, aux confrontations entre réalisations passées et présentes, aux débats sur les réalisations contemporaines française et hongroises, aux rencontres entre réalisateurs.

Dès les premiers mois, cette nouvelle activité attire un large public d'amateur mais aussi de professionnels hongrois curieux de cette véritable vitrine de la production audiovisuelle française. Selon les sources du *Monde* du 9-10 avril 1978, "entre novembre 1976 et mars 1977, quatre-vingts heures d'émission ont touché ainsi plus de quatre mille spectateurs tandis que la télévision hongroise a fait l'acquisition de quatre dramatiques et de deux émissions de variétés".

Selon le type d'émissions programmées, plusieurs formules sont proposées. Des diffusions grand public, renouvelant largement celui-ci pour la fréquentation de l'Institut en attirant des usagers nouveaux avec, par exemple, des émissions de variétés.

Dans un autre domaine, des séances restreintes réservées à des spécialistes sont organisées. Ainsi, par exemple, les réalisateurs, les acteurs et les techniciens de l'entreprise hongroise de cinéma MAFILM ont assisté en 1977, à une diffusion exceptionnelle de la dramatique de J. Delannoy et J. Anouilh, *le Jeune homme et le lion*.

Une utilisation pédagogique de certaines émissions est faite. Elles sont alors commentées par des professeurs pour l'ensemble des étudiants des cours supérieurs de l'Institut.

La télévision hongroise, quant à elle, outre l'achat d'émissions françaises par ce réseau, reconnaît désormais l'Institut comme partenaire puisque pour la première fois, il est invité à participer en 1977 au festival "MTV" à Kaposvár.

Des opérations ponctuelles et percutantes sont mises en place, comme les rencontres "Recherche et vidéo" qui se déroulent sur 10 jours en mars 1978. Organisées en collaboration entre l'Institut Français et le service audiovisuel du C.N.R.S., elles reçoivent la contribution de nombreuses institutions françaises, en

particulier le Centre Audiovisuel de l'École Normale Supérieures de Saint-Cloud, le musée des Arts et Traditions Populaires, etc.

Du côté hongrois, l'Académie des Sciences leur accorde son patronage, et son secrétaire général, M. Béla Köpeczi, préface la plaquette publiée à cette occasion. Le *Monde* du 9-10 avril 1978, traduit en termes élogieux le succès de cette manifestation:

Pendant dix jours, et grâce au dynamisme du jeune attaché culturel, M. Pascal Gallet, fondateur de la téléthèque et coordinateur de ces rencontres, l'Institut Français n'a pas désempilé. Les multiples contacts pris entre chercheurs français et hongrois se sont poursuivis dans les diverses institutions du pays (...). Une telle manifestation a sans doute fait plus pour les rapports culturels franco-hongrois que toutes les conférences traditionnellement en vigueur au Ministère des Affaires Etrangères(...).

Quant au succès des rapports culturels franco-hongrois par l'amélioration des prestations de l'Institut, il faut dire que l'introduction de la téléthèque dans les programmations culturelles a été beaucoup plus qu'un simple rajout. Dans l'esprit et la pratique du père fondateur, il ne devait pas s'agir d'une activité de plus, mais plutôt d'assurer une intégration de l'ensemble des activités culturelles de l'Institut. Ainsi, telle émission sur Chagall, commentée par André Malraux, succédait à une conférence sur l'écrivain, ou telle autre sur Olivier Messiaen était suivie d'une table ronde en hongrois, animée par MM. Attila Bozay, György Kurtág, László Vidovsky, anciens élèves du compositeur.

Mais l'Institut Français ne résiste pas toujours à l'écueil qui consiste à incarner son fonctionnement par une activité prépondérante, eût-elle des capacités d'intégration certaines. L'engouement des premières années pour la téléthèque fait peu à peu place au train-train quotidien. D'activités contrôlées et ciblées, les séances de téléthèque dérivent au fil des ans vers l'abreuvoir à image généré par ce flux coloré mais trop peu contrôlé et canalisé.

1986 à nos jours, sous le signe de la "high tech"

Il est malaisé à l'historien de se pencher sereinement sur l'histoire du temps présent. Le recul fait défaut pour l'observation synthétique du réel, la proximité de l'auteur avec les acteurs de cette histoire comporte tous les risques de troubler le champ d'étude. C'est donc par prudence que je me borne à tenter de dégager sommairement les quelques lignes de forces qui me paraissent remplir cette période.

La caractéristique essentielle et jusqu'alors inédite semble tirer son originalité du fait qu'actuellement, les responsables de l'Institut Français traitent directement avec les partenaires culturels hongrois. Je n'ai pas suffisamment d'éléments pour évaluer les causes de cette nouvelle donnée. Est-ce le volontarisme des nouveaux responsables de l'Institut ? Sont-ce les conditions hongroises qui, aujourd'hui substantiellement assouplies, permettent naturellement à un organisme étranger occidental de traiter directement avec ses

partenaires hongrois ? Y-a-t-il corrélation directe entre les deux phénomènes ? Toujours est-il que la situation en est là et qu'elle se traduit factuellement par une diversification considérable des produits culturels proposés par l'Institut Français.

Ceci d'ailleurs non moins pour les raisons évoquées, que par la nécessité d'une programmation qui doit aujourd'hui "faire" avec la concurrence hongroise. L'Institut Français n'est plus ce lieu exotique par essence, la "francité" de la maison ne se suffit plus à elle même pour attirer un public inconditionnel. La multiplication et la diversification de lieux culturels en Hongrie tend à banaliser l'espace offert par l'Institut. Des publics multiples se sont substitués au public francophile homogène d'autan. Il s'agit d'être compétitif, d'élaborer des programmes beaucoup plus sophistiqués, de faire de la relance, pour drainer ces publics hongrois. La téléthèque, fer de lance de l'animation culturelle de l'ère précédente, n'occupe plus un terrain vierge. L'antenne satellite de l'Institut qui permet de capter TV5 n'est rien de plus qu'un cablage parmi les quelques 200.000 installés dans les foyers hongrois.

Dans ce contexte, l'Institut Français développe une stratégie orientée vers la programmation de créations artistiques qui recouvrent à l'utilisation de technologies de pointe. Ceci, particulièrement pour ce qui concerne les arts plastiques et la musique. La salle d'exposition de l'Institut est ainsi devenue une véritable galerie, avec sa cohérence et son souci de rigueur. A travers elle, l'Institut s'ouvre largement aux créateurs hongrois puisqu'une programmation alternant productions autochtones et françaises est adoptée.

Des opérations ponctuelles qui "créent l'événement" sont organisées en coopération avec des partenaires français. Ainsi l'exposition "Dialogue ordinaire" d'octobre 1987, met en oeuvre la transmission directe entre créateurs parisiens et budapestois par images d'ordinateur. Fait suite, en octobre 1988, l'opération "médias d'artistes" montée au Mücsarnok. Dans un décor du troisième type, clips psychédélics, vidéocréation, pubs, animation électronique côtoient la peinture d'intervention, la presse, le design graphique, le livre, le magazine, le catalogue, avec un montage qui évoque la relation nouvelle de la création artistique entre le texte/scénario et l'image dans la production graphique et vidéographique.

Autre ligne de force, le théâtre. En passant d'un rythme annuel de une ou deux représentations et ce, depuis des décennies, à huit pour l'année 1988, les responsables de l'Institut ont tenu leur pari de présenter une pièce par mois.

Le fait nouveau, par rapport à ces manifestations réside dans l'intérêt que la presse française leur accorde, multipliant ainsi la couverture médiatique déjà depuis longtemps assurée par la presse hongroise.

Pour conclure, je voudrais non pas condenser ce qui est déjà un résumé (avec donc ses limites) de 40 ans de relations culturelles franco-hongroises appréhendées à travers le prisme de l'Institut Français, mais tenter d'évaluer ce que pourrait être le fondement même de ces relations, d'après l'éclairage de leur histoire, et par là orienter une réflexion en direction d'une méthodologie de l'analyse des relations culturelles entre les nations. D'aucuns s'interrogent sur l'utilité d'une action des pouvoirs publics dans le domaine de la culture. Pourquoi

ne pas laisser aux écrivains, aux savants, aux artistes le soins de se rencontrer et d'échanger leurs idées, leurs réflexions, leurs créations, leurs travaux ?

On répondra que cet élan est indispensable. Aucune intervention administrative ne pourra s'y substituer. Mais ce mouvement risque de rester sporadique, soumis au gré des circonstances, faible là ou il devrait être fort, florissant là où il n'en n'est pas toujours besoin.

Si des couples soutien-tutelle, incitation-direction, orientation-offensive, l'on soustrait le terme normatif, il me semble que l'on peut toucher du doigt le rôle des pouvoirs publics en matière d'échanges culturels entre les nations. Rôle modeste si l'on veut, mais aussi multiforme et indispensable. Quant aux formes des relations culturelles, le cadre des instituts et des accords est un gage d'équilibre, on l'a vu pour l'Institut Français en Hongrie dans les moments critiques. L'action culturelle française a toujours occupé une place de choix dans l'espace culturel hongrois et d'aujourd'hui elle semble bénéficier d'un élan nouveau impulsé par le dialogue des cultures, ouvert en Hongrie même.